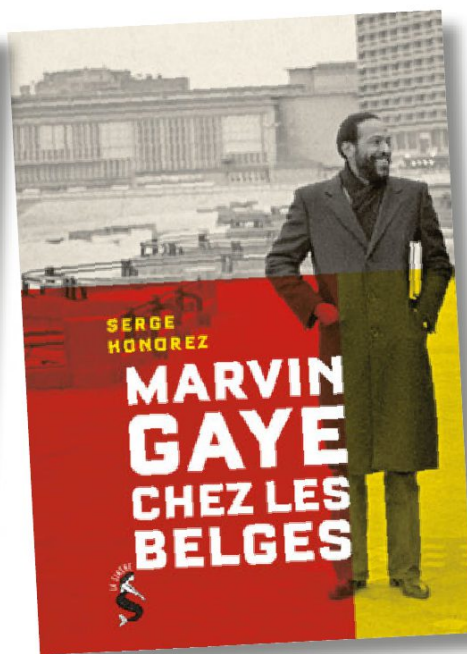


“Trouver de la drogue quand on voyage avec American Express, c’est possible ?”



Voyage A Alamût

BRION GYSIN

Allia

Oh, le pouvoir aujourd’hui disparu à jamais des noms exotiques quand on savait que jamais nous ne verrions ces lieux follement romanesques autrement que par nos lectures plus ou moins enfantines, Samarcande, Nijni Novgorod, Djibouti ou Alma-Ata, ces noms évoquaient puissamment un monde aussi grisant d’exotismes inconnus que de trépidantes aventures. La forteresse d’Alamût, bien sûr, était depuis Marco Polo de ces noms-là et sa légendaire armée de tueurs *hashischinés* par le mythique Vieux de la Montagne à l’originale méthode de recrutement — un jardin des délices bien achalandé de super meufs qui envoûtaient les volontaires assommés par un excellent haschich et les envoyaient ensuite remplir leurs assassines missions — y était pour beaucoup. Inutile de dire que ce genre d’arguments frappait les jeunes lecteurs presque autant que la quasi-impossibilité d’aller soi-même voir les ruines du site autrefois réputé inexpugnable, et donc bien planqué au cœur d’inhospitalières montagnes iraniennes. L’artiste Brion Gysin était un de ces lecteurs encore sous le charme et saisit, lors d’un voyage en Iran en 1973, la chance d’aller, au débotté — littéralement, il grimpa en mocassins — visiter les romanesques vestiges et c’est le récit de cette expédition bordélique qui est maintenant édité. Les premières lignes situent tout de suite le genre de voyageur : “*Trouver de la drogue quand on voyage avec American Express, c’est possible ?*”. On vous rassure, c’est possible et on est donc très très loin du classique récit de voyage, ce qui n’a rien d’étonnant vu que Gysin est lui-même un personnage hors du commun. Artiste multiforme, écrivain, calligraphe, peintre, figure et inspiration de la beat generation, compère attiré de Burroughs, inventeur de la Dreamachine,

un dispositif lumineux que l’on regardait les yeux fermés et qui induisait des hallucinations ou des états seconds — ah, l’inventivité des années soixante — et du cut-up — méthode dadaïste qu’il exploita avec Burroughs —, il fit découvrir à Brian Jones les musiciens de Jajouka, écrivit la fameuse recette de gâteau au haschisch d’Alice B Toklas et, chouette, ses œuvres sont actuellement exposées au Musée d’Art Moderne de Paris. C’est donc un voyage unique avec un guide tout aussi original et attachant, et le tout donne un petit livre charmant et évidemment ultra-dépaysant. Et si vous voulez une bande-son, ce voyage à Alamût inspira au musicien Bill Laswell un album où apparaissent Lizzy Mercier Descloux, Patti Smith et Iggy Pop, la classe.

Marvin Gaye Chez Les Belges

SERGE HONOREZ

La Sirène

C’est particulièrement compliqué de parler MeToo, harcèlements sexistes ou agressions sexuelles dans le rock, et dans la musique en général, vu qu’on sait bien maintenant avec le recul qu’un bon paquet de musiciens a autrefois fait de la merde avec des femmes, qu’elles soient les leurs ou leurs groupies, et assez d’histoires vraiment sordides circulent depuis suffisamment longtemps pour que tout cela ressemble vachement à un élément si inhérent au genre qu’il en semble presque constitutif. Un choix cornélien s’impose dès lors au biographe, le fameux “*séparer l’homme de l’artiste*” ou pas. Il est tout à fait légitime de choisir d’ignorer la vie privée d’un artiste et de ne se concentrer que sur sa musique ; après tout, on s’intéresse à lui pour ça, tout comme ce n’est pas forcément lui manquer de respect que de raconter certains aspects de sa vie, privée comme publique, surtout s’ils sont aussi révélateurs de l’homme.

En revanche, si on dévoile des détails super perturbants, peut-on faire semblant de ne pas comprendre ce qu’ils impliquent et de normaliser ainsi en quelque sorte des trucs affreux qui seraient dénoncés dans n’importe quel autre contexte ? Ainsi donc, quand Serge Honorez, dans son par ailleurs très sympathique et efficace “*Marvin Gaye Chez Les Belges*” nous glisse, comme ça, en passant, que Marvin Gaye, alors marié à Anna Gordy, a eu un enfant avec la nièce de sa femme âgée de 17 ans, un petit garçon que le couple Gaye-Gordy adoptera ensuite, il est impossible de lire ça aujourd’hui sans que soit jamais relevée l’énormité du machin et que s’impose une autre lecture, la seule acceptable : Marvin Gaye, homme adulte de près de 26 ans, a mis enceinte la nièce de sa femme âgée de presque 17 ans, sur laquelle il avait forcément une forme d’autorité, avant de prendre le bébé pour le donner à sa femme stérile et c’est moche. 17 ans, quoi. L’âge aussi de Janis, la fan adolescente pour laquelle, à 35 ans, il quittera ensuite Anna Gordy, sûrement un hasard, et qu’il entraînera bientôt dans mille perversités cruelles et dégradantes. Bref, un sale mec dans sa vie privée avec un goût pour les filles trop jeunes pour lui. Ce qui n’enlève rien bien sûr à son immense talent mais témoigne durement du pire d’une époque qu’on espérait révolue. Attention, on ne demande pas non plus aux auteurs de virer enquêteurs spécialisés en crimes sexuels et de transformer des récits biographiques en rapports policiers mais aujourd’hui ignorer ainsi la réalité et les conséquences de ce que l’on est en train de décrire soi-même relève d’un assez dingue aveuglement en ces temps de dossiers Epstein omniprésents dans l’actualité. Précisons que, contrairement aux apparences, on n’est pas là pour jeter la pierre à un auteur qui a le droit d’ignorer ce qu’il veut mais on a nous aussi le droit de tiquer, les mots ont un sens et un poids, appelons un chat un chat et des abus sexuels sur mineurs des saloperies. *Sexual healing, my ass.* □